

LA JOURNÉE DE M. GERARD. — LES « DEUX PLATS »

EXCELSIOR

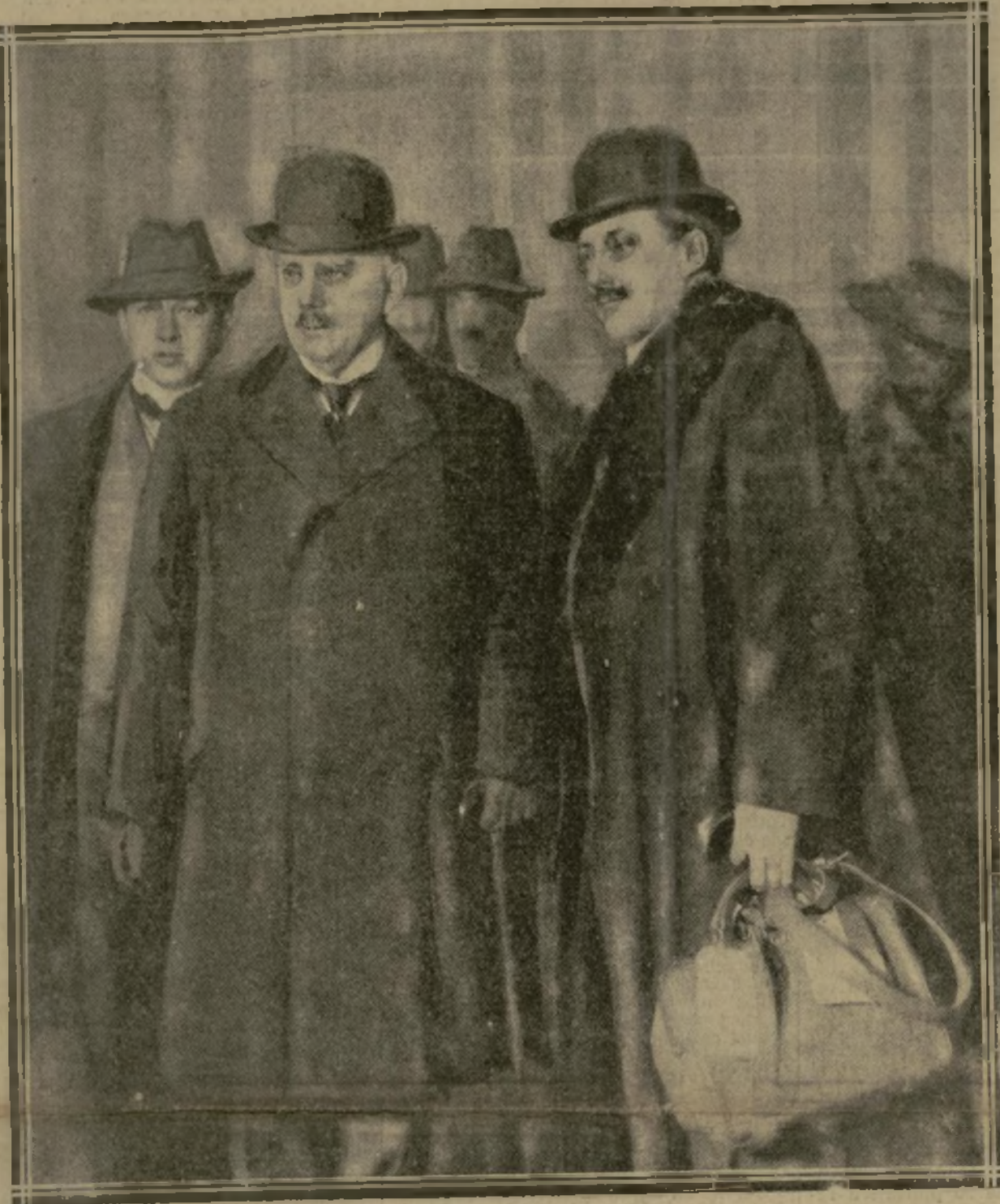
Huitième année. - N° 2285. - 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON.

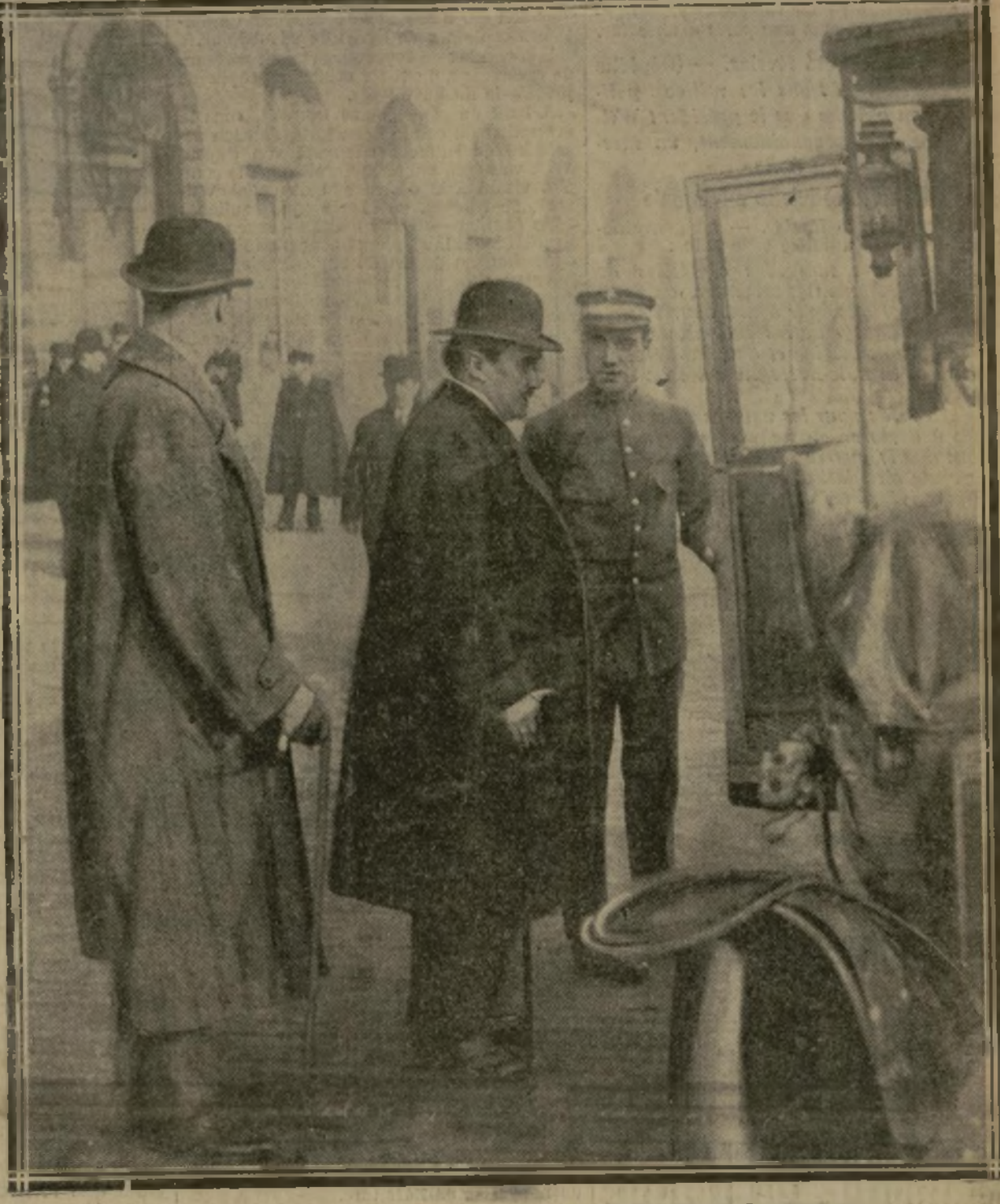
Vendredi
16
FÉVRIER
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Boulevard des Italiens, Paris
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

M. Gerard, venant d'Allemagne par la Suisse, est arrivé hier à Paris



L'AMBASSADEUR REÇU PAR M. SHARP A LA GARE



M. GERARD SE REND A L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS



M. GERARD QUITTE L'AMBASSADE POUR SON HOTEL

Calme et l'air heureux, M. Gerard, ex-ambassadeur des États-Unis à Berlin, est arrivé hier matin à la gare de Lyon où l'attendaient des personnalités officielles et de nombreux membres de la colonie américaine. Le premier de nos instantanés le représente à la descente



L'ARRIVÉE DES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

du train; près de lui se tient M. Sharp, ambassadeur des États-Unis à Paris. Le voici ensuite quittant son hôtel pour se rendre à l'ambassade, puis sortant de chez M. Sharp. La dernière photographie montre l'arrivée, à l'ambassade, des documents de M. Gerard.

M. WILSON PRÉPARERAIT un nouveau message au Congrès

Le gouvernement allemand annonce officiellement qu'il ne fera aucune concession

On télégraphie de New-York au Daily Chronicle que le président Wilson a travaillé toute la nuit de mardi à mercredi sur un petit fait.

Il est parfaitement possible que, dans quelques heures, il adresse un nouveau message au Congrès, demandant les pouvoirs nécessaires pour rompre le blocus imposé par l'Allemagne aux ports américains.

WASHINGTON, 15 février. — (Dépêche particulière). — Dans les milieux politiques, on affirme que le président Wilson lira, très prochainement, un message important au Congrès.

Une note officielle allemande

AMSTERDAM, 15 février. — Le gouvernement allemand a publié cette note :

Suivant des nouvelles officielles de Berlin, récemment parvenues, on croit à l'étranger que, par égard pour l'Amérique ou pour d'autres raisons, la barrière de sous-marins et de mines établie contre la Grande-Bretagne a été ou sera affaiblie.

Nos regards pour les neutres nous obligent à déclarer qu'on ne peut plus nettement que la guerre sans restriction contre toute circulation dans les zones maritimes interdites est en pleine vigueur et ne sera atténuée en aucune circonstance. — (Havas.)

Patrouilleurs américains

dans la zone interdite (?)

LONDRES, 15 février. — Suivant une dépêche de New-York au Daily News, cent canots armés à armer des navires ont été remis à l'arsenal naval de Brooklyn, et d'autres sont en ce moment en route.

Ces pièces d'artillerie, qui sont d'un calibre de 3 à 6 pouces, vont être réparties entre un certain nombre de navires de commerce et d'éclaireurs auxiliaires qui auront pour mission de patrouiller dans la zone interdite par l'Allemagne.

Bernstorff est parti

NEW-YORK, 15 février. — Le comte Bernstorff s'est embarqué à bord du paquebot Frederick-VIII ; aucune manifestation ne s'est produite à l'occasion de son départ. A l'un des reporters qui l'avaient accompagné à bord, l'ambassadeur allemand a déclaré : « Je n'ai jamais menti à un rédacteur de journal depuis que je suis à

Washington ; quelquefois je n'ai pas dit toute la vérité en raison de ma situation, mais tout ce que j'ai dit a toujours été l'expression de la vérité. »

Avant d'autoriser le départ du bateau, le gouvernement américain, dans l'intérêt de la neutralité américaine, a ordonné une perquisition qui a ramené la découverte de plusieurs centaines de livres de caoutchouc.

Un nombre de voyageurs étaient porteurs de revolvers qui ont été confisqués au capitaine jusqu'à la fin du voyage.

A bord du paquebot se trouvait, sous la protection du comte Bernstorff, l'ancien secrétaire de l'attaché allemand von Papen, Wolf von Igel, qui, compromis dans le complot visant à la destruction du canal Wilhelms, se trouvait en liberté sous caution ; cette caution — 20.000 dollars — sera confisquée. Mais le gouvernement n'a fait nulle opposition au départ de l'indésirable.

Au nombre des voyageurs qui accompagnaient le comte Bernstorff se trouve la baronne Zwiaduck, femme du chargé d'affaires autrichien. Bien que, à l'ambassade



VON IGEL

d'Autriche, on déclare qu'il ne faut attacher aucune importance politique à ce départ, on semble, dans les cercles diplomatiques, y voir une indication de la rupture prochaine des relations entre l'Autriche et l'Amérique.

Un hommage à nos marins



L'AMIRAL POORE qui, après avoir remis, comme nous l'avons dit, à l'amiral Laraze, la grand-croix de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, arrive aujourd'hui à Toulon où il procédera à la remise de décorations, croix et médailles, à un certain nombre d'officiers et de soldats de notre marine. L'amiral Poore est accompagné de plusieurs officiers de marine anglais, dont un officier supérieur.

Photo prise lors de son récent passage à Paris. (Cliché H. Manuël.)

LA FAILLITE DU BLOCUS

L'Allemagne a placé son suprême espoir dans la guerre sous-marine illimitée. Il faudrait, pour que ses espérances fussent justifiées, que le blocus sous-marin eût donné des résultats foudroyants. Or, jusqu'à ce jour, les effets produits ont été extrêmement médiocres.

Du 4 au 10 février, la moyenne journalière des navires entrés dans les ports français a été de 92. Elle était de 109 pendant la dernière décennie de janvier. La différence est très faible. Encore tient-elle surtout à l'abstention des armateurs neutres dont beaucoup, par crainte d'exposer leurs équipages, ont suspendu les départs.

Que nous apprend, en outre, l'expérience de ces dernières journées ? C'est que les sous-marins allemands évitent avec soin d'attaquer les navires de commerce armés. Des qu'ils aperçoivent la silhouette d'un canon, ils plongent et vont chercher des victimes sans défense. Le renseignement est précieux. Il ne s'agit pas de nous les Alliés ni pour les neutres eux-mêmes. La preuve est faite que le sous-marin n'est pas le monstre invincible que l'Allemagne se plaisait à représenter.

Dans ces conditions, on voit que la guerre sous-marine illimitée est destinée à faire long feu. Si c'est vraiment la dernière carte du peuple allemand, ce n'est pas celle-là qui le fera gagner.

Ainsi, ni au point de vue matériel, ni au point de vue moral, la guerre sous-marine illimitée ne tourne comme une bonne affaire pour les Allemands.

M. JAMES W. GERARD est arrivé hier matin à Paris

L'ambassadeur des États-Unis à Berlin est aussi aimable hôte que diplomate discret

Hier matin, le « mouvement », comme on dit à New-York, était à la gare de Lyon. C'est qu'on y attendait, venant de Berlin, après un court séjour à Rome, Son Excellence l'ambassadeur des États-Unis auprès de l'empire d'Allemagne, le honorable James W. Gerard.

Le froid et l'heure matinale avaient écarté les curieux, rendant inutile le discret service d'ordre envoyé par la préfecture de police.

Une cinquantaine de personnes impatients le quai qui longe la voie où, dans quelques instants, viendra se ranger le train officiel mis à la disposition de l'ambassadeur.

A 7 h. 32, exactement, devant ainsi de trois minutes son heure réglementaire d'arrivée, le train, composé de quatre voitures de luxe, pénétra dans le hall vitré de la gare et s'arrêta doucement.

Aussitôt M. Sharp, ambassadeur des États-Unis à Paris, accompagné de M. William Martin, chef du protocole, chercha à découvrir, parmi les wagons, celui qu'occupait M. Gerard.

Bienôt celui-ci parut sur la plateforme de l'une des voitures. Il va pour descendre sur le quai, mais Mme Gerard, vers laquelle se tend une main amie, saute gracieusement à terre. M. Gerard descend à son tour. Le ministre américain ne paraît nullement fatigué de son voyage. Le visage est très jeune sous les cheveux grisonnants. La moustache est taillée ras ; le regard vit brillant derrière le bifocle.

L'ambassadeur, accueilli avec une souriante bonne grâce les paroles de bienvenue que prononce M. Sharp, et il prie M. William Martin de remercier le président du Conseil des compliments de bienvenue qu'il vient de lui adresser en son nom.

Il y a là également, pour recevoir M. Gerard, M. G. Sharp, fils de l'ambassadeur, M. Robert Wood Bliss, conseiller d'ambassade, M. Arthur Hugh Frazier, secrétaire, et M. Williams Randolph Boyles, attaché naval.

Derrière ce groupe, les photographes brandissent leurs appareils, mais M. Gerard et M. Sharp, par un mouvement involontaire, ont tourné le dos. Notre opérateur, au mépris des lois protocolaires, décide d'attirer l'attention de l'ambassadeur par le plus simple des moyens :

— M'sieu Gerard !... M'sieu Gerard !...

Et, de la main, il indique que ses confrères et lui seraient heureux qu'avec M. Sharp il veuille bien se présenter de face.

Sans hésiter, les deux Excellences accèdent au désir exprimé et familièrement.

Un éclair, un nuage de fumée, la visée... la photographie est prise.

Tout en causant, MM. Gerard et Sharp se dirigent vers la sortie, escortés par le personnel de l'ambassade et par la foule des journalistes.

Puis, en compagnie de Mme Gerard, les deux ambassadeurs montent dans une automobile qui, rapidement, les emmène hors de la gare.

M. Gerard interviewé

Comme on savait que M. Gerard devait descendre au « Ritz », un certain nombre de journalistes français et américains avaient décidé de l'attendre dans le hall de l'hôtel. M. Gerard qui, auparavant, avait passé par l'ambassade des États-Unis, arriva vers midi. Il était pas seul. L'escorte des photographes l'accompagnait. A peine avait-il franchi le seuil qu'il était entouré, salué par la presse et immédiatement interrogé. Mais à toutes les questions, des plus insidieuses aux plus banales, M. Gerard oppose un non possumus courtois et souriant. Prison-

nier de la foule de nos confrères, il ne répond qu'àux saluts et se contente de serrer des mains...

Fort obligeamment, il consentit à poser une dernière fois devant les photographes. Avec ensemble, les défilés ont joué. Nous risquons alors cette question :

— Avez-vous l'impression, monsieur l'ambassadeur, d'avoir dit à Berlin un adieu définitif ?

Un sourire...

— Je ne puis pas répondre...

— Est-il exact que l'on vous ait brimé et que l'on ait essayé de vous retenir comme otage ?

— Je ne puis rien dire avant d'avoir été entendu par mon gouvernement.

— Mais vous venez de Berlin. La situation économique est-elle, hélas, si grave qu'on l'a prétendu ?

— Je suis que l'on mangait très bien à l'ambassade. J'avais d'abondantes provisions qui me venaient d'Amérique.

— Que vous ayez été obligé de vous faire travailler... c'est déjà un sérieux indice.

— Nullement : ne me faites pas sortir de la réserve que m'imposent les circonstances.

— Avez-vous l'intention de rendre une visite au président ?

— Si je suis invité, certainement ! Mais je ne suis ici qu'un simple particulier.

— Combien de temps comptez-vous demeurer parmi nous ?

— Quelques jours... trois ou quatre...

Et M. Gerard quille les journalistes français pour être appréhendé par nos confrères américains auxquels il renouvelle d'ailleurs les mêmes « condamnations » que celles qu'il vient de nous faire. L'un d'eux lui montre un télégramme. Les photographes font le cercle autour de ce nouveau groupe et disposent leurs objectifs. M. Gerard se déplace. On lui demande de vouloir bien s'asseoir dans un fauteuil. Il s'exécute avec une résignation empreinte cependant de quelque lassitude.

L'ambassadeur, après avoir sonné à ces hôtes d'une minute, prend le chemin de l'appartement qui lui est réservé et s'engage



Mme GERARD

sur les premières marches du grand escalier. Mais un confrère en retard et, justement informé du ratissage :

— Pardon, monsieur, vous êtes peut-être le secrétaire de l'ambassadeur ?

M. Gerard le regarde avec bonhomie :

— Je suis l'ambassadeur lui-même.

Notre confrère est si confus qu'il juge inutile de continuer un entretien qui vient de débiter ainsi par une erreur.

Et, lentement, il redescend les escaliers au delà desquels l'ambassadeur disparaît.

Auprès de M^{me} Gerard

Une de nos collaboratrices s'est présentée hier à l'hôtel Ritz, où elle a pu être reçue par Mme Gerard.

Mme Gerard s'est refusée à toute interview, mais avec grande amabilité elle a déclaré qu'elle était heureuse de se trouver en France, en un pays dont elle apprécie hautement les sympathies et vives pour les États-Unis.

OPPOSONS NOS EFFORTS à la résolution désespérée de l'ennemi

Le défi lancé par l'ennemi à l'humanité ne peut que servir notre cause en prouvant aux hommes qu'une victoire allemande serait pour eux l'esclavage et que, seule, la paix que les Alliés imposent garantira à l'Europe une vie nouvelle de prospérité pacifique.

L'Allemagne ne pouvait pas faire un geste qui soulève mieux son désespoir.

Cette détermination soulève l'indignation du monde civilisé : opposons l'assurance confiante de nos efforts et continuons avec une résolution toujours constante à acheter des biens de la Défense nationale, à accroître ainsi notre résistance économique en même temps que notre action militaire.

Nous assumons toujours mieux notre avantage sur un ennemi réduit à des résolutions si désespérées.

Les Bons sont de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr. et au-dessus, rapportant 4 % à l'échéance de 3 mois et 5 % à l'échéance de six mois ou un an.

L'intérêt est payable d'avance.

C'est pourquoi en achetant un Bon de 100 fr., l'acheteur n'a à verser que 95 fr. ; il le prend à échéance d'un an et 95 fr. s'il est remboursable dans trois mois.

Apprenez rapidement chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc. Demandez programme gratuit aux Établissements JAMET-BUFFEBAU, 96, rue de Rivoli, Paris. Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

GUILLAUME II DEMANDE UN NONCE

LONDRES, 15 février. — Une dépêche de Rome à la Morning Post assure que le kaiser aurait demandé au pape de nommer un nonce à Berlin, au moins d'accréditer les agents apostoliques à Munich. L'Allemagne cherche à contrebalancer l'influence de la mission anglaise auprès du Vatican, influence qui grandit surtout depuis la mort de Mgr Dörmann, évêque de Satri, et depuis le départ forcé de Mgr von Gerdach ; jusqu'ici le pape n'aurait pas accédé à la demande du kaiser.

M. TANGUY "TANGUA"

C'est-à-dire qu'il dut, par devoir professionnel, esquisser quelques pas de tango.

Dans un hôtel, 24, rue de Liège, on dansait le tango.

Le chef d'orchestre, un certain Frédéric Arange, ancien capitaine de cavalerie, voyait ses affaires prospérer quand, soudainement, les voisins portèrent leurs doléances au quai des Orfèvres.

Vers 11 heures, l'autre soir, la fête battait son plein, quand M. Tanguy, l'aimable adjoint de M. Surin, pénétra, incognito, dans les salons.

Le nouveau venu fut accueilli à « bras ouverts » et, quoique peu expert dans le tango, il fit merveille, jusqu'au moment où il jugea bon d'intervenir autrement.

Alors, il grimpa sur une chaise, demanda le silence et dit : « Je suis M. Tanguy ! »

Ce fut une explosion de folle gaieté. Ah ! elle était bien bonne ! Et tous les couples d'entourer l'air essouffé : « Tanguy, tanguy, la bebichette ! »

Mais le commissaire brandit son décalque. Cette fois, chacun comprit : ce fut une ruée vers les portes.

Trop tard ! La maison était bien gardée, et dansons et dansons, soudain armés, durent donner incontinent leur défilé civil.

Le maître de céans, Frédéric Arange, sera poursuivi pour tenue d'établissement clandestin, délit prévu par la loi du 9 novembre 1915.

ÉCOLE Boulevard Pasteur, 19 PIGIER Rue de Rivoli, 53 Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Et dire que tous ces Turcs ont été élevés à Paris !

ATHÈNES, 15 février. — De nouveaux renseignements parviennent sur la composition du nouveau ministère turc.

Enver pacha reçoit le double ministère de la Guerre et de la Marine. C'est à l'ancien ministre du Commerce, Nissim, qu'est confié provisoirement le portefeuille des Affaires étrangères, dont le titulaire précédent, Halil bey, dont la germanophilie est connue, devient ministre de la Justice et président du Conseil d'Etat.

Il est intéressant de noter que l'exception d'Enver les ministres actuels ont reçu leur éducation à Paris. — (Havas.)

LE RÉGIME DES DEUX PLATS A ÉTÉ INAUGURÉ HIER

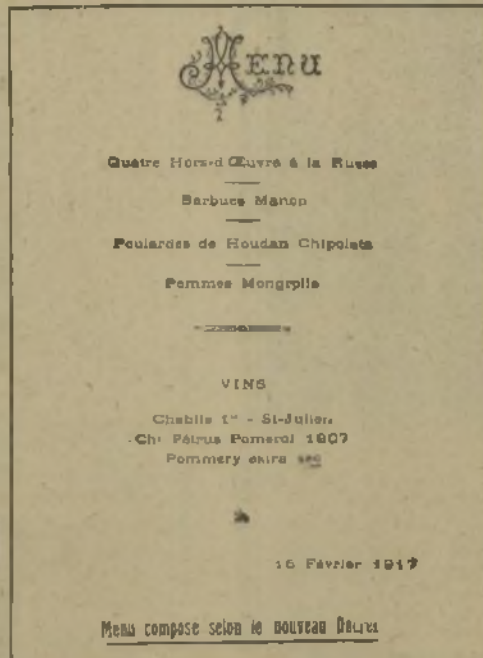
M. Laurent, préfet de police, avait envoyé sa carte, dès hier matin, à tous les restaurateurs parisiens. Cette carte, contresignée par M. Paoli, secrétaire général, était, à vrai dire, de format inusité. Les destinataires, riches et pauvres, l'avaient affichée dans leurs établissements et de préférence sur les glaces. Elle faisait « assavoir » à la clientèle que le menu, afin de complaire au ministère du Ravitaillement, allait se trouver fort réduit.

De cette manière, les dîneurs, à peine assis, apprennent — d'ailleurs sans dommage pour eux — l'état de choses nouveau. La formule brève qui les mettait en garde contre les erreurs ou les mécomptes possibles pourra être collectionnée par ceux qui s'attachent aux petits souvenirs de la grande guerre.

Chez Duval, la carte débutait par ces mots lapidaires : Menu suivant arrêté de M. le préfet de police. Chez Brunier, les précisions sont spécialisées pour chaque plat : Il ne peut être servi par personne plus de (un ou deux) mets au choix dans cette catégorie.

Dans chaque catégorie, les espèces sont accommodées d'une façon assez diverse pour que chaque convive conserve le bénéfice apprétif de l'embarras du choix.

Voici un exemple pour les Poissons relevé dans le restaurant précité : Mulet : grillé ou meunière, aux pommes à l'anglaise. Ho-



LE MENU DU DÉJEUNER DE LA CHAMBRE DE COMMERCE PARISIENNE La règle des deux plats est observée (Prix : 20 francs par tête)



AU CAFÉ DE PARIS



CHEZ LE TRAITEUR

La princesse Béatrix de Battenberg et la princesse Louise de Sleswig-Holstein ont fait lundi visite au roi et à la reine et sont restées au déjeuner.

Mrs Lloyd George vient de rentrer à Londres.

On a de meilleures nouvelles de sir Albert Stanley, président du "Board of trade".

Le lieutenant-colonel Hutcheson, baronnet, qui est revenu, avec une légère pneumonie, du Nord de la France, où il s'occupait de la Croix-Rouge française, est en voie de guérison.

Lady Maxwell, femme du général sir John Maxwell, vient de mettre à la disposition du gouvernement britannique un tiers de son capital, sans intérêt, pour la durée de la guerre. Le prêt représente la somme de 35.000 livres sterling, soit 875.000 francs. Le revenu ainsi abandonné représente 40.000 fr. par an.

Avant-hier a été célébré le mariage du lieutenant-colonel O'Sullivan avec miss Vera Henry. Après la cérémonie Mr et Mrs John Henry ont donné une réception.

A Saint-Paul se sont mariés miss Pamela Fitz-Gerald, petite-fille de feu lord Fitz-Gerald, et le lieutenant-colonel Eric Beresford Green, des Irish Guards.

CERCLES

Le marquis de la Mina vient d'être nommé président du Jockey-Club de Madrid, en remplacement du duc de Tamamez.

NAISSANCES

La baronne de La Chaise, née de Vaux Saint-Cyr, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom d'Anna.

Mme Henry de Boissieu, née de Mauny, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Christian.

MARIAGES

Le mariage de M. Jacques Sirey, sous-lieutenant de chasseurs, fils de M. Sirey, le grand industriel, et de Mme Sirey, avec Mlle Deshouillères, a été célébré, hier, en la chapelle des Catechismes de l'église Notre-Dame de Passy.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Clément, directeur de l'Ecole Gerson. Les témoins du marié étaient le comte Aubaret, chevalier de la Légion d'honneur, son beau-frère, et le capitaine Etienne Sirey, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palmes; ceux de la mariée, le lieutenant Bernard Deshouillères, son frère, et M. Elie Peltereau, son oncle.

Demain sera célébré, à Londres, le mariage de Mlle Sasson, fille de Mr Sasson et de Mme, née Gubbay, avec le lieutenant Fitz-gerald, des Irish-Guards.

DEUILS

Le maître Auguste Rodin vient d'être très cruellement éprouvé. Mme Rodin, née Marie-Rose Beuret, est décédée, avant-hier, des suites d'une pneumonie, à l'âge de soixante-deux ans.

Elle avait été, pendant, cinquante-deux ans, la compagne inlassablement dévouée et fidèlement attachée à la vie et à la carrière du grand artiste.

Mardi dernier ont été célébrées, à R., les obsèques du chef d'escadron Lambert de Sainte-Croix, dont nous avons annoncé la mort à son poste au front. De nombreux officiers de la région étaient venus rendre hommage à ce vaillant.

Un bataillon de la classe 1917, avec musique et drapeau, rendait les honneurs. Dans l'admirable décor des Vosges, couronnées de neige, la cérémonie fut des plus touchantes.

Sa famille était représentée par M. de Ugarte, d'un de ses gendres, et le commandant comte de Rochefort, son neveu.

On annonce la mort: Du comte Jacques de Pourtalès, décédé après une courte maladie. Il était le fils du comte et de la comtesse Edmond de Pourtalès, décédés, le frère des comtes Paul et Hubert de Pourtalès, de la baronne de Berckheim et de la marquise de Loys-Chandieu. Il était universellement aimé et apprécié dans la haute société parisienne.

Du peintre Théophile Décanis, membre hors concours de la Société des Artistes Français, qui vient de mourir à Marseille, âgé de soixante-huit ans.

Du sous-lieutenant O'Rourke, correspondant de guerre du Central News, engagé dans l'armée britannique.

De M. Edmond Franch de Prémont, ingénieur civil des mines, qui s'est éteint, dans sa quatre-vingt-cinquième année, 8, rue de l'Isly. Il était le père de MM. François et André Franch de Prémont, le beau-père du docteur Ch. Souligoux, chirurgien des hôpitaux.

Du général de brigade à la retraite vicomte d'Elloy, commandeur de la Légion d'honneur, décédé, dans sa quatre-vingt-sixième année, à Poitiers, où il commandait en dernier lieu l'artillerie. Il avait servi en Algérie et en Crimée et avait participé à la défense de Paris.

De Mlle Antoinette Rouché, enlevée subitement, à l'âge de vingt-cinq ans, à la suite d'une maladie infectieuse contractée en soignant les blessés à l'infirmerie de la gare de la Chapelle.

On prie d'adresser les lettres de condoléances, lettres, etc., à l'éditeur des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone: Central 50-51. Bureau: 0 à 6 h., dim. et fêtes, 11 à 12 h., 5 à 6 h. Prix spécial: 10 centimes à nos abonnés.

En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes.

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

NESTLÉ

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes.

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

En attendant...

Il se passe actuellement, en Russie, un phénomène extrêmement curieux, extrêmement important, et qui mérite, pour beaucoup de raisons, d'attirer l'attention.

Il existe, actuellement chez notre amie, ainsi que chez la plupart des pays belligérants, une crise de l'alimentation, du charbon, du pétrole, du sucre, du bois, etc. Elle a pour origine une crise des transports, comme chez nous, compliquée d'une crise administrative intense. Elle ne vient nullement de ce que la marchandise demandée n'existe pas.

Au contraire! puisque la Russie, par suite de la guerre, n'exporte plus. Elle regorge de blé, d'œufs et de pétrole. Elle fabrique du sucre. Et le producteur, c'est-à-dire le paysan, continue à vendre ses produits. Seulement, il les vend beaucoup plus cher qu'auparavant, il les vend au prix qu'il veut, au lieu de se contenter, comme auparavant, d'un prix qui couvrirait à peine ses frais.

Il en résulte que les banques de Russie reçoivent d'argent. Les sommes déposées chez elles se sont accrues dans d'énormes proportions; et la Russie, en ce moment, rachète le plus qu'elle peut des valeurs russes qui avaient été placées à l'étranger.

Que s'est-il passé? Il s'est passé que le paysan russe, avant la guerre et l'intervention de la consommation de l'alcool, vendait à n'importe quel prix pour se procurer de la vodka. La vodka était son principal, presque son unique besoin. Le reste, vêtements, chaussures, et même, dans beaucoup de cas, instruments de travail, il le fabriquait lui-même, comme dans tous les pays primitifs, comme chez nous jadis, où les femmes filaient et tissaient leur propre lin, leur propre laine.

Il est donc devenu maître de sa production. Il la consomme pour accroître son bien-être et ne cède le surplus que selon sa volonté devenue libre.

C'est un grand avantage pour la Russie. Ce n'en sera peut-être pas un, après la guerre, pour les Etats qui rentreront en relations commerciales avec elle, du moins dans les premiers temps. Car le cultivateur russe, plus tard, se créera de nouveaux besoins. Au lieu de l'alcool, auquel il sacrifiait tout, ce sera le vêtement, l'ameublement, la maison même, l'éducation des enfants. Mais dans les débuts, le change russe aura de la peine à remonter, parce que la Russie exportera moins. Elle consumera sa production au lieu de la vendre pour acheter de l'étranger. A part cette question de change, elle sera sans doute beaucoup plus heureuse. Le niveau de confort, de la civilisation, s'y élèvera certainement.

Si le même fait se produisait en France, si nos populations ne consacraient pas tant d'argent à l'alcool, nous verrions sans doute chez nous les mêmes conséquences.

Pierre MILLE.

La "Flétrissure"

Notre première page d'hier, la « Flétrissure », a provoqué un grand mouvement de curiosité. On nous demande de toutes parts si ce sujet est vraiment un document photographique et comment nous avons pu nous procurer un kaiser aussi ressemblant. Oui, cette scène a été posée devant l'objectif.

C'est Mlle Marie-Louise Derval, l'expressive et belle artiste, qui a bien voulu personifier la France. Quant au kaiser, « l'ennemi » qui s'est posé, M. de T., préfère garder l'incognito.

Le sel parlementaire

A la Chambre, on discutait, hier, la réforme du régime des entrées. De son banc, M. Diagne, député noir du Sénégal, adversaire de la réforme, houspillait M. Barthé, rapporteur du projet, avec une telle vivacité que des députés manifestèrent quelque surprise.

Diagne! murmura M. Nadi, notre Diagne s'en va! « l'entrepreneur »?

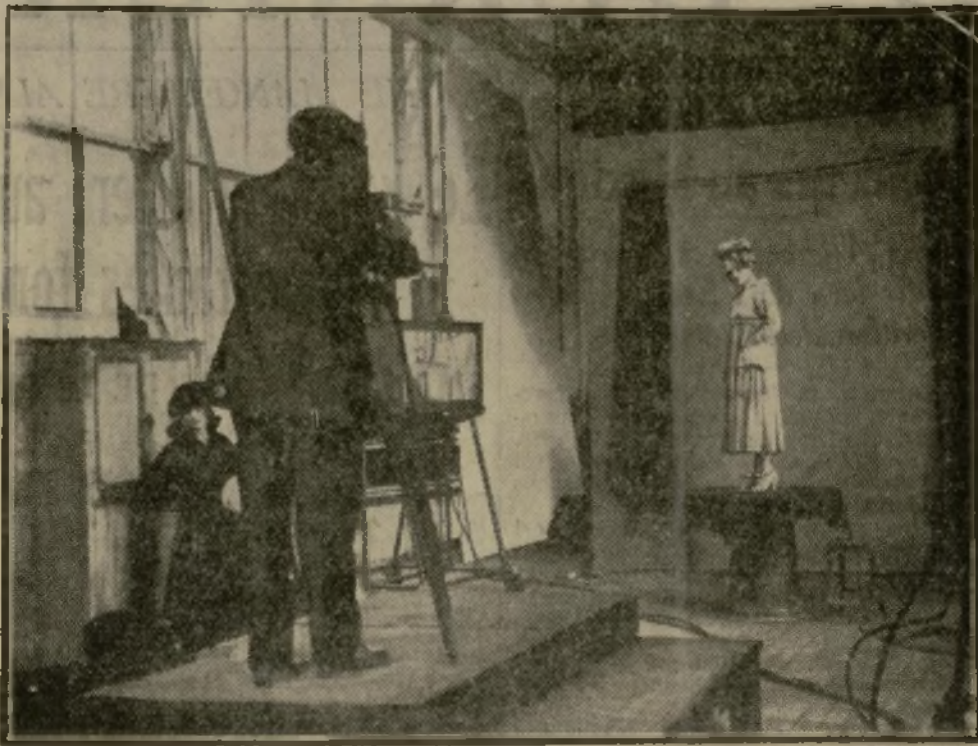
M. Diagne fut le premier à rire de toutes ses dents blanches.

Et si le mot n'est pas très bon, n'en accusez que le froid.

Style

M. Frédéric Masson vient d'écrire un bel article sur la « récupération » civile et militaire.

Nous y trouvons la phrase suivante: Ils n'ont pas l'air de savoir que ce ne sont pas



En attendant le mal de mer

Ne vous étonnez point que cette jeune femme ait eu l'idée saugrenue de monter sur une table pour se faire photographier. Ce n'est pas sa faute. D'abord, elle ne se fait pas photographier. Elle se fait cinématographier.

C'est un mannequin d'une grande maison de couture. On lui a dit de monter sur une table. Elle y est montée. La pire, c'est que cette table est tournante. La jeune femme va tourner, car la table doit être cinématographiée de face, de dos, de profil et de trois quarts.

Elle tourne, comme un berlingot sur le plateau de la foire. C'est une marionnette. Mais elle sourit. Elle sourit encore quand elle quittera cette pose vertigineuse, et qu'elle aura (c'est façon de parler) le cœur un peu troublé.

Les cheveux blancs qui mettent au cran d'arrêt le revolver d'un officier allemand.

M. Frédéric Masson est membre de l'Académie française.

Les placements de Krupp

On apprendrait sans doute que M. Krupp von Bodeln et la dame Berlin, son épouse, ont gagné beaucoup d'argent ces temps derniers. Ce n'est qu'une justification nouvelle de l'enseignement à nous léguer par Monsieur l'indolence, que ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Donc, ayant réalisé quelques économies



M. KRUPP VON BODELEN ET SA FEMME, BERTHA KRUPP

en fabriquant des 420, M. Krupp et son épouse se sont demandé comment ils les placeraient. Ils avaient déjà pris beaucoup d'emprunt, et la sagesse veut qu'on ne place pas tous ses œufs dans le même panier. En outre, le papier allemand est un peu percé.

Alors, ils ont acheté un château, un magnifique château, comme vous pensez bien. Il est situé à Bluebach, près de Kastein. De vastes champs et d'immenses forêts l'environnent. Ils ont acheté aussi les champs et les forêts. Et enfin, pendant qu'ils étaient en train de vider leur bas de laine, ils ont

acheté les mines de cuivre de Mulhbach et d'Aussersiebenbrunn.

Voilà des achats bien « voyants », et qui doivent plaire médiocrement aux Allemands allemands. Krupp fera saigner de mettre quelques caennas autour de son château.

Le bon plat

Dans un des plus connus des restaurants bien connus — maison d'affaires « allée » et qui n'en est que mieux parisienne — la question des deux plats a été résolue d'une façon particulièrement élégante.

Le menu était réglementaire, voire avec une affectation de rigueur qui surprenait dans cet endroit où, la veille encore, la multiplicité des plats avait quelque chose d'affolant. On n'avait même cherché aucun substitut du côté des huîtres ou des escargots, ces barreaux du régime.

Cependant, au milieu de la carte ainsi réduite, mais au beau milieu, une inscription qui attire et qui attire forcément le regard un peu vers la ligne nomenclature des plats, et de l'assiette; cette inscription porte mystérieusement: Puchero Maison. Un titre noble dans une carte allée, cela déjà mérite l'attention. Il faut voir.

Et l'on ne regrette pas d'avoir dépendu à tort, car, comme l'indiquent sans doute amphibologiquement cette entrée de « Maison », ce n'est pas un plat, c'est Puchero, c'est un mouvement; quatre viandes pour le moins y collaborent: poulet, et bœuf par la plate côte, et bœuf par la langue, et veau, par la tête. Quatre viandes, et une charcuterie sous les espèces d'un saucisson en gentilles rondelles, et cinq légumes, depuis le pois chiche, jusqu'aux haricots, jusqu'à la carotte chère aux hôpitaux, en passant par la pomme de terre, pièce de collection en Boche, par le chou dont la rave est le succédané, et par le poireau, le très cher poireau. Au total, huit plats, huit plats en un...

Vous direz, peut-être, qu'on n'est pas forcé de prendre de chacun de ces plats si ingénieusement syndiqués. Mais c'est compter sans le garçon, prononcez le camarade, dont la force de suggestion l'emporte sur la résistance du client le plus déterminé.

Voilà donc le problème résolu, et d'une manière qui laisse loin le baptême de la carpe, fameux dans les annales de la cuisine restrictive.

C'est la preuve, au surplus, que nous avons des idées ingénieuses: une preuve de plus...

LE VAILLEUR.

Les Profitards

Échange d'idées

Chez Mme de Sermaize.

M. d'Horty. — Je ne vous dérange pas ?

Mme de SERMAIZE. — Jamais !... Seulement, dites-moi si Baptiste vous a averti qu'on gèle ici.

M. d'Horty. — Il m'a averti... Mais comme je ne viens pas vous voir pour me chauffer, ni pour prendre un bain, ni pour illuminer, ça m'est égal... (Il aspire l'air.) D'ailleurs, je n'aperçois pas une notable différence entre la température d'aujourd'hui et celle des autres jours... Vous n'allumez jamais le calorifère.

Mme de SERMAIZE. — Je n'en ai pas, de calorifère, alors.

M. d'Horty. — Alors, vous en auriez un que vous ne l'allumeriez pas davantage... Nous sommes de la génération qui ignorait le calorifère.

Mme de SERMAIZE. — « Nous » sommes... Vous voulez dire moi... J'ai quinze ans de plus que vous, mon bon Horty... ce qui ne vous empêche pas de me manquer de respect.

M. d'Horty. — Comment ça ?

Mme de SERMAIZE. — En vous payant ma tête... (Mouvement de M. d'Horty.) Oh !... en plein !... Vous souvenez-vous qu'il y a quelque temps vous avez eu la complaisance de vous déranger pour me donner des renseignements.

M. d'Horty. — Dame !... vous m'avez demandé de vous dire au juste ce qu'était un monsieur Germant-Hoff, et je vous ai répondu.

Mme de SERMAIZE. — ... que, au juste, vous ne pouviez pas le dire... ni vous, ni personne... mais que vous le connaissiez depuis très longtemps, et que...

M. d'Horty. — Enfin, comment avez-vous su ?

Mme de SERMAIZE. — Oh !... bien simplement !... Je suis allée, jeudi, chez les Lavallé d'Auge... Mme Lavallé d'Auge était venue me voir au moins dix fois... Enfin, j'y vais... et, à un moment où tout le monde était plus ou moins occupé du côté de la table à thé, je m'approche de la cheminée pour me chauffer les pieds.

Il n'y avait là qu'un monsieur, qui examinait, en connaisseur, les très jolies miniatures... Je regarde machinalement ce monsieur, qui me paraît gêné... Je le regarde davantage... et, plus je le regarde, plus je me souviens d'avoir connu quelqu'un qui lui ressemblait... Enfin mes souvenirs se précisent et je me dis : « C'est cette petite gouape d'Abel qu'Horty amenait jadis aux Roches, et qui servait si bien à table... » Lui, voit que je le reconnais... Il fait un mouvement pour filer, hésite et, finalement, me dit avec son même air goudaillet et son accent faubourien d'il y a vingt-cinq ans : « Madame la marquise m'a repéré... Je vois qu'elle a toujours l'œil pointu... Il m'a raconté, en très peu de mots, mais colorés et que je crois sincères, sa vie, ses difficultés, son demi-arrivage actuel... et, enfin, il m'a demandé de ne pas dire ce que je sais de son passé... »

M. d'Horty. — Et, naturellement, vous le lui avez prouvé ?

Mme de SERMAIZE. — Oui... Il n'est certainement pas intéressant au sens strict du mot, mais, tout de même, il m'intéresse... Mais, dites-moi, Horty, pour quoi, quand je vous ai questionné sur Germant-Hoff, ne m'avez-vous pas dit, au lieu de me répondre à côté, que c'était l'ancien valet de chambre que je connaissais ? Vous me savez discrète, pourtant ?

M. d'Horty. — Oui, certes... mais érudite aussi... Alors, je craignais que si vous deviez qu'Abel allait barboter dans les poches des Montbard et épouser la mère La Réole.

Mme de SERMAIZE (ahurie). — Epouser la mère La Réole !... Vous n'êtes pas fou ?

M. d'Horty. — Pas fou du tout... Ça va se faire prochainement.

Mme de SERMAIZE. — Non ?

M. d'Horty. — Si... Du moins je le crois... et j'ajouterais même que je l'espère... car en voilà une qui n'est pas intéressante ! Ah ! non !... Elle a radé sans douleur l'argent de deux maris aussi charmants que riches.

Mme de SERMAIZE. — Mais justement... Qu'est-ce qu'elle peut espérer d'un homme comme Germant-Hoff ?

M. d'Horty. — Est-ce qu'on sait ?... Etie présidente de la République ?... ou avoir un enfant... C'est l'alcaï... Et je



Blessés, Anémisés

FORCE

SANTÉ

VIGUEUR

vous seront rendues par le

VIN de VIAL

Quina, Viande

et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

APRES 30 MOIS..., par EMMANUEL BARCET



M. LEBUR. — En somme, on se fait à tout, même à une longue guerre.

Ayuntamiento de Madrid

LES THÉÂTRES

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

on a repris hier *L'Autre Danger*

Comédie en 4 actes de M. Maurice Donnay

craignais que, par une sorte de scrupule chrétien... si je puis dire... vous ne vous jetiez en travers de ces deux projets...

M^{me} DE SERMAIZE. — Ça prouve que vous ne me connaissez pas du tout... Je suis très catholique... très... Mais je n'ai pas pour deux sous de ce qu'on appelle vulgairement des sentiments chrétiens...

M. D'HORTY. — Non, si vous voulez... Mais vous rétiez à l'injustice... ou à ce qui vous semble tel... Quand vous voyez une fortune, ou une terre, ou n'importe quoi, tomber entre des mains où vous trouvez que c'est déplacé, ça vous fêche dans une colère bleue...

M^{me} DE SERMAIZE. — Vous dites ça parce que quand j'ai appris l'autre jour devant vous qu'un des plus beaux châteaux de Normandie, un bijou de proportions et d'élégance, avec une merveille de parc où j'ai joué dans mon enfance... une vieille demeure qui avait appartenu, jusqu'ici, sinon à ses premiers propriétaires, du moins à des gens propres, venait d'échouer dans les mains sales du plus notoire et du plus laid des profiteurs de guerre, j'ai poussé des cris de putois... Ben, oui, c'est vrai... Ça me met hors de moi, ces choses-là...

M. D'HORTY. — C'est pourtant des choses normales et logiques... Quand les gens propres, comme vous dites, mettent les belles vieilles demeures en vente, c'est ceux qui ont de l'argent qui les achètent... autrement, qui voulez-vous que ce soit?

M^{me} DE SERMAIZE. — L'État... afin d'en faire... comme faisait jadis l'empereur... des donations pour ceux qui rendaient des services au pays... Ces jolies reliques de la France devraient appartenir à ceux qui ont fait beaucoup pour elle... Pourquoi riciez-vous?

M. D'HORTY. — Parce que je vois que vous pensez au général Joffre en disant ça... Mais vous oubliez toujours qu'on a fait beaucoup pour lui...

M^{me} DE SERMAIZE. — Ah! oui... le coup de bâton... je veux dire du bâton... àprement discuté par des sympathiques embusqués... Si, au lieu d'avoir affaire à un type à poigne comme le ministre de la Guerre actuel, il avait eu affaire à une quelconque gnelle, il aurait pu se fouiller aussi pour son bâton... D'ailleurs, il doit encore se considérer comme très heureux qu'on lui passe la Marne, car enfin, on pourrait lui reprocher...

M. D'HORTY. — C'est curieux que vous vous emballez comme ça pour Joffre, que vous ne connaissez pas...

M^{me} DE SERMAIZE. — Je ne le connais pas... évidemment... Mais il y a longtemps qu'il m'était sympathique, parce que j'étais sûre déjà que, moralement, il n'était pas capon...

M. D'HORTY. — Parce que?

M^{me} DE SERMAIZE. — Parce qu'il avait jadis, après des grandes manœuvres, mis à pied, sans se soucier de câbleries de parti, un général qui rouspétait... Au temps de tremblote générale, on nous vivions, c'était magnifiquement courageux... Alors je m'étais dit, ce gros général qui à l'air bonhomme, c'est tout de même un chef. Et puis, je lui trouve bon air, et un bon air bien français... Prenez toutes ses photos... Est-il assez simple... assez à son affaire... assez indifférent à ce qui se passe ailleurs?... C'est pas le monsieur qui louchait vers la photographie en remettant une décoration... Enfin il a beau être gros, il est tout de même décoratif et, qu'il soit vu à côté du duc d'Aoste, ou de lord Kitchener, ou de n'importe quel autre décoratif, il fait toujours très bon effet...

M. D'HORTY. — Et ce que vous êtes sensible à ça, vous, c'est rien de le dire!

M^{me} DE SERMAIZE. — Je l'avoue... J'ai beaucoup d'amour-propre pour mon pays... Quand je vois, devant des étrangers, la France représentée par un monsieur qui a l'air d'un chauffeur de taxi, ou d'un commis-voyageur en balade, ça me fait positivement souffrir... Ainsi, tenez, vous ne pensez pas que mes idées m'inclinent sympathiquement vers M. Clemenceau, n'est-ce pas?... Eh bien, n'empêche que je lui salue un gré infini de représenter bien la France quand c'est lui qui en est chargé...

M. D'HORTY. — Mais...

M^{me} DE SERMAIZE. — Vous me trouvez bête?

M. D'HORTY. — Non... je vous trouve... tapageuse...

M^{me} DE SERMAIZE. — Une vieille bique, c'est bien ça!

GYP.



Mlle Berthe Boyv.

qui a repris, hier, à la Comédie-Française, dans *L'Autre Danger*, le rôle de Madeleine, créé par Mme Piérot.

temps de paix, que cette survie d'une œuvre appartenant au genre le plus éphémère était un témoignage de meilleure littérature ou de généralité plus humaine. La remarque était juste, mais peu instructive, et n'excédait point la portée des truisimes de M. de La Palisse. Que l'on puisse aujourd'hui reprendre une pièce, âgée non d'un siècle, mais de douze ou quinze ans, cela prouve au moins que le fossé n'est pas encore creusé, au théâtre, entre l'époque d'avant la guerre et celle qui suivra; les scénaristes s'empresment d'inférer de là que jamais ce fossé ne sera creusé, et que les hommes d'après la guerre auront une infinité de traits communs avec les hommes d'avant.

Ce sera une grande déception pour ces dédicataires dont parle La Fontaine, "que rien ne saurait satisfaire", qui veulent du nouveau, "n'en fût-il plus au monde", comme dit le même La Fontaine, et qui exagèrent cette passion jusqu'à se dégoûter de l'éternel. Trop bons patriotes pour ne pas souhaiter d'abord que la guerre aboutisse à une victoire totale, nous assure des réparations, des garanties, et la restitution de nos provinces perdues, ils souhaitent aussi, en seconde ligne, qu'elle nous délivre de l'éternel adultère. Leur vœu serait moral s'ils entendaient par ce mot ce que le vulgaire a coutume d'entendre; mais il est bel et bien sacrilège, car ils entendent l'amour lui-même. C'est ce dieu, collaborateur nécessaire de tous les drames, qu'ils espèrent bannir du théâtre, qu'ils se flattent de mettre sous séquestre, ou d'enfermer dans un camp de concentration.

Il ne semble pas que l'événement doive répondre à leur attente. Hier encore, l'amour a régné à la Comédie-Française. Et quel amour? Le plus rare, le plus cruel, le plus perfide aussi, et à qui ses victimes succombent avant que de s'être méfiées. On connaît le thème de *L'Autre Danger*; il en est peu de plus alarmants, et même de plus pénibles; mais l'auteur de la *Douloureuse* et d'*Amants* n'a jamais redouté les sujets difficiles; plutôt il les a recherchés. Il a une façon à lui d'inventer le proverbe noble ou au succès ou à l'échec. Il pense qu'une victoire l'oblige de li-

vrer une autre bataille et sur un autre terrain. Il ne suit pas un filon. Loin d'imiter ces pêcheurs qui jettent leur ligne où ils ont vu d'autres pêcheurs prendre du poisson, il ne jette pas la sienne une seconde fois où il en a pris lui-même. L'habitude du succès ne lui a pas donné le goût du succès, mais le goût du risque. Diminuons-le un peu; a-t-il si grand mérite à toujours hasarder? Il sait bien que sa grâce est toujours la plus forte.

Mais il use de cet avantage, il n'en abuse point. Dans *L'Autre Danger*, notamment, il n'a point voulu dissimuler sous les ornements accessoires la gravité du drame; il y a ménagé les touches de lumière; il n'y a mis que l'esprit qui lui échappait. Une mère amoureuse, qui voit avec épouvante naître dans le cœur de sa fille un amour trop pareil au sien et dont le même homme est l'objet; une enfant innocemment séduite par l'ami de la maison, l'ami de sa mère aimée par-dessus tout, qui ne soupçonne ni son propre crime, ni celui de son complice involontaire, qu'un bavardage de salon en éclaircit et qui pense mourir de cette révélation; un pauvre homme incertain s'il aime encore, s'il aime déjà, refusant de choisir entre le sentiment qui s'éteint et celui qui s'allume, qui n'en est que le reflet; la victime de toutes ces fatalités ordonnant elle-même un suprême sacrifice, qui n'est peut-être qu'un nouveau crime: il n'y a pas dans tout cela de quoi sourire. Maurice Donnay a poussé le drame à ses plus inexorables conséquences. Malgré les difficultés du théâtre ou tout ce qu'il faudrait envelopper se montre dans un jour si cru, il a usé d'autant de franchise et de plus de hardiesse que Guy de Maupassant qui avait traité un sujet analogue avec toutes les facilités du roman. Il a osé un dénouement moins commode que le suicide de Fort comme la mort, moins sanglant, plus douloureux. Freydières et Madeleine se séparent à la fin du quatrième acte, mais ils se séparent fiancés. On frémit de songer aux lendemains de ce mariage, et que leur bonheur précaire sera toujours à la merci d'une indiscretion. Puisque rien ici-bas ne s'achève, et que, même au théâtre, aucun dénouement n'est absolu, pourquoi les auteurs de pièces vraies apaiseraient-ils définitivement nos angoisses au baisser du rideau et ne nous laisseraient-ils pas le cœur en suspens?

L'interprétation de *L'Autre Danger* est digne de l'œuvre; M. Grand est égal à M. Le Bargy; Mme Bartet égale à elle-même, et Mlle Berthe Boyv d'autant plus comparable à Mme Piérot qu'elle est plus différente et sincèrement originale.

Abel HERMANT.

Comédie-Française. — Demain samedi, le *Bourgeois gentilhomme* avec les divertissements, chant et la cérémonie turque.

Dimanche en matinée, à 1 h. 12, *Polyeucte*, le *Malade imaginaire*; le soir, à 7 h. 3/4, *L'Autre danger*.

La Comédie-Française donnera, le Mardi Gras, 20 février, deux représentations: en matinée à 1 h. 12, le *Bourgeois gentilhomme*; le soir, le *Duel*.

Odéon. — Demain matinée à 2 heures, *Pancho Girard*, la *Paquette*; le soir, les *Deux Orphelins*, à 7 h. 45.

Châtelet. — Mardi prochain (Mardi Gras), matinée supplémentaire de *Dieu, roi des chiens policiers*.

Gaité. — Demain samedi, à 8 h. 1/4, la *Châtelaine*, avec Lucien Guilly; dimanche, matinée supplémentaire de *Dieu, roi des chiens policiers*, à 2 heures; le soir, à 8 h. 1/4, la *Châtelaine*.

Gymnase. — Le Gymnase donnera mardi prochain une matinée et une soirée supplémentaires de la *Veille d'armes*. Demain samedi, soirée à 8 h. 30 et, dimanche, matinée et soirée.

Théâtre Edouard-VII. — Le théâtre Edouard-VII donnera mardi prochain, à l'occasion du Mardi Gras, une matinée et une soirée supplémentaires de *San Pelli*. Demain samedi, soirée à 9 heures précises et, dimanche, matinée et soirée.

Sarah-Bernhardt. — L'Aiglon sera donné jusqu'au 25 février inclus. La répétition générale des *Neuf heures riches* est retardée de quelques jours.

AUJOURD'HUI

Opéra, relâche. — Demain, à 7 h. 45, *Rigoletto*, les *Amis*.

Comédie-Française, relâche. — Demain, 8 h., le *Bourgeois gentilhomme*.

Opéra-Comique, relâche. — Demain, 7 h. 30, la *Jeune Fille de Payson*.

Odéon, relâche. — Demain, 7 h. 45, les *Deux Orphelins*.

Porte-Saint-Martin, 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.

Ambigu, 8 h. 30, *Manzelle Nitouche*.

Gaité, relâche. — Demain, 8 h. 15, la *Châtelaine* (Lucien Guilly).

Gymnase, relâche. — Samedi, 8 h. 15, *Jeune Fille de Payson*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Jeune Fille de Payson*.

Saïa Suda, 8 h. 30, la *Croix de Saint-Étienne*.

Antoine, 8 h. 30, la *Croix de Saint-Étienne*.

Hotel de Paris à MONTE-CARLO

RÉPUTATION MONDIALE

Rejane, 8 h., *Within the Law* (L'abri de la loi). Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., l'Aiglon. Variétés, 8 h. 15, *Momme* (Max Dearly, Jane Renouardt). Châtelet, 8 h., *Dieu, roi des chiens policiers*. Trianon-Lyrique, dimanche, 8 h., les *Mousquetaires en comédie*. Apollo, 8 h., *Manzelle Nitouche*. Athénée, 8 h. 30, *Chien*. Palais-Royal, 8 h., *Manzelle Nitouche* et son filou. Capucines, (Toujours 8 h.), 8 h. 30, *Grande-Mentale*. Alibi, revue: la *Cité*; les *Chansons*. Th. Michel, 9 h., vend., sam., dim. (dim. 2 h. 45), 9 h., l'Aiglon, paroli. Je la jette par la fenêtre. Renaissance, 8 h., la *Guerre et l'Amour*. Scala, 8 h., *Championnat mondial*. Th. Edouard-VII, dimanche, 9 h., *San Pelli* (Frère).

Grand-Guignol, 8 h. 30, les *Yeux de Wamelo*. Cluny, 8 h. 15, *Une nuit de noces*.

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-88), 20 vedettes et attractions. Matin et soir. Ba-Ta-Clan, dimanche, 8 h. 30, l'Intercardinal, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Jules*; l'Intercardinal. Location: 1, rue Foresti, de 11 h. à 17 h. Téléphone: Marnand 16-73.

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

GLYCOMIEL

Grandes et petites pharmacies et de détail. Souvent contre les rougeurs de la peau. Prix: 0.95 et 1.50. 67, rue de Valenciennes, Paris.

Cafés Verts et Torrefies par colis post. Dem. par courr. Henri Lebois, r. J.-B. Bapiste, Havre.

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS. MAUX D'ESTOMAC. Diarrhée, Dysenterie. Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS: 8, rue de Valenciennes, Paris.

Le gérant: VICTOR LAVERGNET.

Imprimerie 49, rue Cadet, Paris. — Volmard.

100% RESTRICTION DE L'ECLAIRAGE et plus d'économie de courant pour toute installation électrique. S'inscrire: par courrier. Ecrire: GEA 7, rue Pierre-Dupont (X).

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH

à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES. Il a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et usines: 51, CHEMIN FEUILLAT — LYON

Maison à Paris: 10, rue du Débarcadere. Daines et succursales: Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye, Milan, Turin, New-York, Détroit, Genève. Le siège social de Lyon répond par courrier à toutes demandes de renseignements techniques ou commerciaux. Envoi immédiat de toutes pièces.

BEAUTÉ DES CHEVEUX

Si la chevelure est le trésor de la femme, Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure.

Est-il quelque chose de plus séduisant chez la femme qu'une chevelure luxuriante et soyeuse?

Le PÉTROLE HAHN vous permettra, Mesdames, de conserver cette chevelure qui fait votre orgueil, ou de l'acquiescer, si elle fait seulement votre envie.

Le PÉTROLE HAHN est la lotion idéale pour les soins quotidiens que vous donnez à vos cheveux. Il fortifie et régénère le cuir chevelu, prévient et arrête la chute des cheveux.

Quelques applications suffisent pour détruire les pellicules et supprimer les démangeaisons. Un usage régulier assainit et purifie le cuir chevelu de toutes les poussières et de toutes les impuretés qui peuvent y séjourner. À la différence de ses nombreuses imitations, le PÉTROLE HAHN conserve aux cheveux leur couleur naturelle.

Il leur communique de

plus, une séve et une vigueur nouvelles, c'est pourquoi son emploi est recommandé aussi bien aux personnes qui souhaitent de voir s'épaissir une chevelure clairsemée qu'à celles qui tiennent à ignorer toute leur vie les soucis de la chute des cheveux.

Le parfum du PÉTROLE HAHN est délicat et des plus agréables.

Avantage inappréciable pour les femmes qui s'occupent, son emploi ne comporte aucun danger; il est absolument ininflammable. Il ne s'altère pas en vieillissant et le temps ne peut que l'améliorer.

L'usage régulier du PÉTROLE HAHN ne rend pas seulement la chevelure abondante et brillante; il la rend aussi souple et soyeuse. Il facilite même l'ondulation naturelle et il est l'auxiliaire indispensable des coiffures si élégantes que l'on adopte aujourd'hui.

Récurez, Mesdames, mes salutations empressées. À Saint-Ambroix (Gard).

Monsieur Vibert, Amis par six mois de maladie et pendant tous mes cheveux, j'ai eu recours au Pétrole Hahn, et je constate avec bonheur qu'ils repoussent plus abondamment encore qu'avant cette triste période.

Je ne fais un plaisir de vous adresser ces quelques remerciements en vous priant de m'envoyer le grand modèle de 12 fr., me permettant tous les jours, je le troupe plus avantageux.

L. C. M., Lyon.

En vente dans le monde entier chez tous les Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins.

F. VIBERT, Fabricant, LYON.

REVUE LITTÉRAIRE EXCELSIOR DU 16 FÉVRIER 1917

E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

X

La coquette féminine fut toujours un puissant levier

Elle appuyait avec un sûr ascendant sur les deux derniers mois.

Le docteur Salin, Sappho, se pencha sur Lionel et demanda sa blessure.

— Monsieur le colonel, prononça-t-il après une minute d'examen, la blessure de ce prisonnier me paraît en bonne voie de guérison. Je présume qu'il peut l'événement sous grand honneur.

— Merci, monsieur le docteur.

Appelant alors un des infirmiers:

— Monsieur Salin!

— A vos ordres, monsieur le colonel.

— Vous allez commander quatre hommes et faire transporter immédiatement ce prisonnier à la prison militaire de la place...

— A vos ordres!

— Demain matin, vous lui ferez prendre le

train pour le conduire par les voies les plus rapides, et sous bonne escorte, à la forteresse de Mannheim.

— S'adressant enfin à Lionel, toujours impassible:

— Voilà, monsieur le capitaine, comment avec les gens de votre race il convient de se défendre et d'observer ce que vous appelez bêtement dans votre jargon philosophique, les lois de l'humanité.

XI

Le sergent Evans a fait des progrès

Nous avons vu le brave sergent Evans se trouver dans le village reconquis par les Anglo-Français jusqu'au premier poste de secours, en se suggérant dans le peu de gravité de sa blessure, en regard de la solidité de son crâne et de la fermeté de son cœur.

— Evénement anodin à l'arrière dans une ambulance, il demanda d'abord au médecin qui le soignait:

— Ma blessure est-elle grave?

— La blessure l'est à moitié.

— Sera-t-elle guérie à moitié?

— La blessure ne lui répondit pas.

En effet, blessé vers la fin du mois d'août, le courageux Tommy ne se trouva radicalement guéri qu'après trois longs mois d'hôpital. Mais comme il avait eu la veine d'être traité dans un hôpital français, ce temps lui avait permis de se perfectionner dans notre belle langue.

Il parlait maintenant sans l'aide de son dictionnaire de poche, aussi facilement, sinon aussi élégamment, qu'un avocat.

— Ah, dit-il, disant en se mouvant les

membres de joie. Les blessures de guerre ne manquent pas d'utilité par le temps qui court. Après la campagne, je pourrai louer mes services de traducteur dans un grand magasin de Londres et les faire payer bien cher.

— Il pensait aussi:

— Quand je pourrai me présenter devant la grande dame de Paris qui est la maîtresse de cette pauvre petite Germaine, et lui raconter ce qui s'est passé le jour où les Boches ont fait un feu dans la tête, elle sera tout étonnée d'entendre un sergent du Royal Kent lui parler en français d'une manière aussi spirituelle.

Car il n'avait pas oublié le serment fait à Salin.

Celle permission lui vint le jour même de sa sortie de l'hôpital avec un congé de convalescence de quinze jours.

Immédiatement après, le sergent Evans prit le train pour Paris.

En dépit des tristes nouvelles qu'il apportait à Mme Bernandis, la joie l'inondait en s'embarquant pour la capitale.

Paris! Il allait voir cette grande et superbe ville dont on lui avait tant vanté en Angleterre les charmes et les splendeurs. Paris, l'ambulant de la civilisation, le joyau d'éclatance sur la carte du monde civilisé, Paris avec ses monuments incomparables, ses rues magnifiques, ses jardins délicieux! L'avance il énumérât tout ce qu'il avait admiré, visité, observé dans la grande ville: les théâtres, les musées, les concerts...

— Je vous, se disait-il, passer tout mon congé dans la capitale de la France et d'au-

voir l'heure de mon admission. Après quoi, je retournerai me battre avec plus de courage, car je me battrai à la fois pour l'Angleterre et pour Paris.

Toujours, avant de débarquer à Paris, il eut devoir s'arrêter à Saint-Germain, où résidait Mme Bernandis, parce que, dans son esprit d'adolescent et de légionnaire, les affaires sérieuses devaient passer avant les plaisirs.

Depuis son séjour au front de Belgique, Madeleine vivait dans le plus grand désarroi moral.

Les jours s'étaient succédé, en effet, sans lui apporter aucune nouvelle de son ancien caissier resté sur la piste de Weimar, par conséquent sans lui apprendre aussi ce que sa petite Germaine avait pu devenir.

L'espoir tenace, presque maladif, l'avait maintenu soutenu au cours des premières semaines; l'espoir qui s'accroche toujours au cœur des nôtres, envers toute évidence, en dépit des événements contraires et des décevantes réalités.

Elle se disait alors:

— Monsieur Salin ne m'écrit pas, parce qu'il n'a ni le temps, ni le loisir de m'écrire. Le proverbe qui dit: Pas de nouvelles, bonnes nouvelles n'est pas trompeur. Si les choses tournent mal, j'en serais avertie.

Car elle possédait, nous le savons déjà, la plus absolue confiance dans l'habileté de l'ex-cassier de M. Bernandis.

Pour elle, ce brave homme ne pouvait pas faillir à sa tâche. Avec obstacle ne devait l'arrêter.

Puis, comme les semaines se succédaient encore sans modifier la situation, elle commença à s'effrayer.

— Que faire? songait-elle. Comment me renseigner, savoir à quel m'en tenir? Je ne puis pas rester ainsi dans l'incertitude et dans une inquiétude qui me ronge. Il faut agir.

Elle essaya de se renseigner... Mais les agences auxquelles elle s'adressa lui livrèrent payer fort cher un résultat négatif.

On avait, paraît-il, tenté l'impossible pour la retrouver. On avait mis en campagne les meilleurs chiens, les agents les plus expérimentés et les plus compétents. Leurs efforts étaient restés vains et stériles. On ne pouvait en effet, à l'heure présente, en pays envahi ou dans la zone des armées, recueillir aucun renseignement utile, suivre aucune piste. On devait s'en tenir à la seule maigre et décevante vérité des autorités militaires tant amies qu'ennemies.

Madeleine avait donc été bien obligée, elle aussi, de s'effrayer.

Alors son inquiétude s'était muée en désespoir. Son imagination exécutée la livrait aux pires conjectures, aux pensées les plus noires et les plus amères.

Une voyait son vieux ami, tombé aux mains des Allemands, fait prisonnier ou tué par ces bandes sinistres.

Elle voyait sa petite Germaine égarée, errante dans un pays dévasté au milieu de tous les dangers de la guerre, perdue sans doute, irrémédiablement.

Son existence n'était plus faite que de doute et de chagrin; car tout conspirait pour aggraver son inquiétude. De même qu'elle restait sans nouvelles de son ancien caissier et de Germaine, elle était également sans nouvelles de son frère André et de Lionel, son fidèle ami.

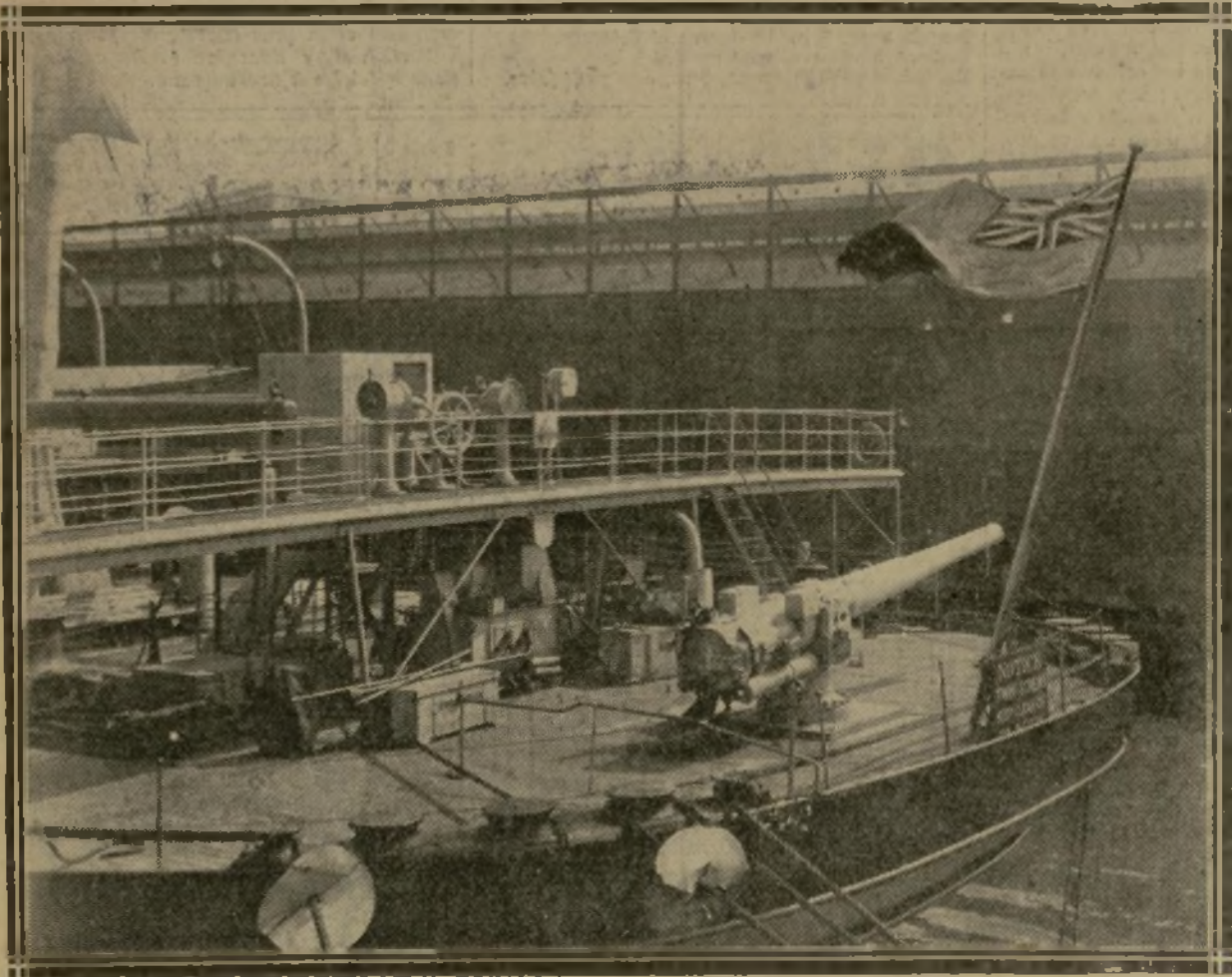
Et surtout...

LA SCIENCE Magazine
ET LA VIE scientifique

EXCELSIOR

LE MIROIR Sa collection
de guerre
est unique

Les navires marchands se préparent en vue de la lutte contre les sous-marins



BATEAU ANGLAIS ARMÉ D'UN CANON A L'ARRIERE

Des mesures énergiques sont prises, en vue de permettre aux navires marchands de se défendre contre les sous-marins. On estime, dans les milieux maritimes, que les canons placés à bord de ces navires rendront les attaques de l'ennemi beaucoup plus difficiles.



NAVIRE FRANÇAIS ARMÉ A L'EMBOUCHURE DE LA LOIRE

Les statistiques ont prouvé que sept fois sur dix, un navire marchand armé de canons peut échapper au sous-marin qui cherche à le torpiller. Les bateaux portent au moins un canon à l'avant et un autre à l'arrière. On voit sur celui-ci des ceintures de sauvetage.

Des Américains sous l'uniforme français



ENGAGÉS DANS LA LÉGION ÉTRANGÈRE, ILS SE BATTENT DANS NOS RANGS

Beaucoup de citoyens des Etats-Unis s'engagèrent en août 1914. On sait qu'ils ont même formé une escadrille aujourd'hui célèbre. Ceux-ci, qui se réjouissent de la rupture diplomatique avec l'Allemagne, se sont fait photographier avec le drapeau américain.

Une école pour employées d'omnibus



APRÈS QUINZE JOURS D'ÉTUDES, ELLES SONT APTES AU SERVICE

Depuis le début de la guerre, la compagnie des omnibus de Londres a vu augmenter sans cesse le nombre de ses conductrices et de ses contrôleuses. Plus de 2.000 sont en service. Elles font un stage dans une école spéciale où l'enseignement ne dure que quinze jours.

Hommage anglais à un adversaire vaincu



COURONNE LANCÉE PAR DES AVIATEURS POUR LA TOMBE D'IMMELMANN

Si les aviateurs se combattent avec acharnement, ils observent des traditions chevaleresques. Après avoir abattu Immelmann, « l'as » allemand, son vainqueur anglais laissa tomber, suspendue à un parachute, une couronne qui orne maintenant sa tombe.